

## LA RÉVOLUTION OCCIDENTALE SELON AUGUSTE COMTE : ENTRE L'HISTOIRE ET L'UTOPIE

Une espérance révolutionnaire, aussi tenace que complexe, hante la pensée et l'œuvre de Comte. On peut dire, en effet, que Comte est une sorte de révolutionnaire contre-révolutionnaire. S'il se donne pour héritier et continuateur des révolutions du passé, il veut en même temps les rendre à l'avenir impossibles : il veut terminer la Révolution, la mener à terme et lui donner un terme..., c'est-à-dire aussi l'exterminer. Les crises révolutionnaires, phases « critiques » où explosent violemment le « négativisme », ne devraient plus ébranler le devenir paisible de la société « organique » scientifiquement reconstruite par le positivisme. La lecture révolutionnaire, que Comte fait de l'histoire, l'amène à prévoir l'extinction des révolutions dans la « République universelle », annoncée et décrite avec force détails en un verbe apparenté à celui de bien des utopies.

Comment s'articulent les prétentions de Comte à la maîtrise scientifique de l'histoire et ses discours prophético-visionnaires ? C'est autour de cette question que je reprendrai, ici, les complexes méditations comtiennes sur les révolutions faites ou à faire. Je montrerai aussi qu'elles offrent matière à réflexion, plus généralement, sur les complexités de la philosophie de l'histoire comtienne\*.

Dans une première partie, j'étudierai comment Comte comprend le passé révolutionnaire. J'analyserai d'abord ses différends avec Saint-Simon, très significatifs. Puis j'évoquerai les réflexions de Comte sur les révolutions passées : anglaise, américaine, françaises (1789-1795, 1830, 1848). Enfin, je montrerai comment et pourquoi l'histoire promue par

---

\* Les textes de Comte sont cités dans les éditions suivantes :  
*Cours de philosophie positive* (1830-1842), Paris, Hermann, 1975, 2 t. (cité ici *Cours*).  
*Système de politique positive* (1851-1854), Paris, Anthropos, 1970, 4 t. (cité ici *Système*).  
*Catéchisme positiviste* (1852), Paris, Garnier-Flammarion, 1966.  
*Correspondance générale et Confessions*, t. I (1814-1840); t. II (1841-1845); t. III (1845-1846); t. IV (1846-1848); t. V (1849-1850); t. VI (1851-1852); t. VII (1853-1854), Paris, Mouton/E.H.E.S.S., « Archives positivistes », publiés de 1973 à 1987 (cité ici *Correspondance*).

Comte refuse l'érudition : sur ce point, les différends avec Littré sont révélateurs.

Dans une deuxième partie j'étudierai comment Comte prépare l'avenir en confiant un destin historique à la France, en utilisant l'utopie comme hypothèse et en ménageant des transitions.

En conclusion, je montrerai comment la philosophie de Comte, qui « comprime » en fait l'histoire entre la biologie et la sociologie, l'asservit à l'utopie.

#### I. — COMPRENDRE LE PASSÉ RÉVOLUTIONNAIRE

Comte tient sur les révolutions des discours très ambivalents, paradoxaux, voire apparemment incohérents. On peut trouver à peu près autant de textes « pour » que de textes « contre ». L'hypothèse d'une évolution chronologique et conjoncturelle de Comte<sup>1</sup> ne saurait suffire à expliquer la constance de son double discours : Comte a toujours été *à la fois* un fervent partisan des révolutions porteuses de progrès et un adversaire farouche des désordres qu'elles engendrent. Il serait facile mais faux, et en tout cas bien réducteur, d'opposer les enthousiasmes révolutionnaires du jeune polytechnicien adepte de Franklin et de Saint-Simon à l'appel conservateur que lance l'homme mûr, auto-promu Grand Prêtre et opportunément rallié à la dictature impériale. Il est plus difficile mais plus juste, et en tout cas bien captivant, d'essayer d'articuler ces militantismes semblablement ardents. Apparaît alors leur paradoxale unité : Comte est anti-révolutionnaire *car* ultra-révolutionnaire.

J'ai montré ailleurs que cette préoccupation fondamentale peut expliquer les prises de positions, parfois curieuses, de Comte, tant dans ses analyses historiques que dans ses engagements politiques<sup>2</sup>. Je m'attacherai ici moins aux thèses soutenues qu'au rapport à l'histoire qu'elles révèlent.

Or ce rapport est, disons, assez cavalier. Comte parcourt l'histoire à grands pas : il ne s'embarrasse guère de détails, il n'hésite pas à faire de vigoureux résumés. Il le proclame fièrement : si l'on doit se pencher sur le passé, ce n'est pas pour s'y complaire, mais pour réfléchir et travailler au présent et à l'avenir. Sur ce point, Comte est très fidèle à lui-même, du

1. Variante du problème, si souvent discuté, de la cohérence des deux carrières de Comte !

2. Voir notre article « La fin positiviste de la Révolution », in *Actes du colloque « La Légende de la Révolution »*, Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, ADOSA, Clermont, 1988, p. 509-540.

tout premier texte au dernier, du libelle griffonné à la hâte par l'étudiant révolté aux exposés longuement médités des *Systèmes*.

*L'histoire comme exhortation.*

Lorsqu'en juin 1816, après son licenciement de Polytechnique, Comte recueille en un opuscule virulent ses *Réflexions*, dès ce premier écrit, il lie la méditation historique et le militantisme politique ; il adopte, pourrait-on dire, le ton de l'historien engagé. Établissant des *Rapprochements entre le régime de 1793 et celui de 1816*<sup>3</sup>, Comte, c'est clair, ne se soucie guère de l'histoire faite : pour lui la cause est entendue, l'Ancien Régime aboli, la Terreur abhorrée, le Corse rétrograde ; mais il s'inquiète de l'histoire qui se fait et il s'indigne : pourquoi les Français ne savent-ils point utiliser les leçons du passé pour être vigilants au présent ? Le jeune Comte réveille et fouille la mémoire de ses contemporains, pour les inciter à reconnaître et à abattre la nouvelle tyrannie. On peut dire les choses autrement : tout se passe comme si la révolte de Comte avait pour objet essentiel les retours de l'histoire ; il voudrait qu'elle avance et n'admet point qu'elle piétine ou, pire encore, revienne. Ce tract révolutionnaire dit, en fait, le désespoir d'un jeune homme qui aurait bien voulu que la Révolution marque une définitive évolution. Il clame le scandale d'une histoire qui bafouille.

*La contestation de Saint-Simon.*

De semblables soucis n'expliquent-ils pas aussi l'excessive passion des relations de Comte avec Saint-Simon ? Tout ou presque semble s'être joué entre les deux hommes sur leurs rapports à la Révolution<sup>4</sup>. Ils ont en commun bien des espérances post-révolutionnaires. Le jeune Comte polytechnicien est subjugué par le vieux comte philosophe, qui lui semble, comme le dit Henri Gouhier, incarner la « Révolution vivante ». Ce « grand seigneur sans-culotte » reconverti en « père Simon » a, de plus, des projets à profusion<sup>5</sup> : non seulement Comte et Saint-Simon « participent à un fonds commun de problèmes, d'idées et de sentiments » où « ils trouvent l'un et l'autre une Révolution à terminer » mais ils « tournent autour du même avenir »<sup>6</sup>. L'histoire les fait se rencontrer dans l'enthousiasme partagé, puis les sépare radicalement.

3. Ce texte est paru dans *La Critique philosophique* du 10 juin 1882. Voir les analyses de Henri GOUHIER, in *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, Paris, 1933, I, p. 172-177 et 290-291.

4. H. GOUHIER l'a minutieusement montré, in *op. cit. supra* n. 3, I, p. 15-18 ; voir aussi III, p. 2.

5. *Ibid.*, II, p. 349 : « Saint-Simon est un homme dont le dynamisme intérieur crée autour de lui une zone de pensée vibrante. »

6. *Ibid.*, III, p. 169 et p. 384.

Des premiers opuscules de Comte, divulgués d'ailleurs dans des publications de Saint-Simon<sup>7</sup>, on retiendra le traitement « sommaire » de l'information historique : dans le premier texte, quarante-deux pages suffisent pour « apprécier » huit siècles<sup>8</sup> ; dans le second, les analyses historiques, placées au début et à la fin, encadrent le propos essentiel qui est, comme le titre l'indique, surtout programmatif<sup>9</sup>. Ce traitement expéditif de l'histoire est assez conforme à la manière dont Saint-Simon balayait le passé en quelques jugements péremptoires pour se livrer avec fougue aux exigences présentes et aux plans sur l'avenir<sup>10</sup>. Et pourtant, bien qu'une certaine désinvolture soit apparemment commune aux deux philosophes, n'est-ce pas leurs conceptions de l'histoire qui les opposent ? Dans l'entre-lacs des motifs de la rupture, que Henri Gouhier a minutieusement analysés, par-delà les effets des circonstances, les plus profonds différends portent bien sur les idées que chacun a du travail historique. Ils sont d'accord, en gros, sur l'interprétation du passé : comme Saint-Simon, Comte dissocie « pouvoir temporel » et « pouvoir spirituel », il distingue des périodes « critiques » et des périodes « organiques », thèmes auxquels il restera toujours fidèle. Mais, sur le fond, les exigences divergent : Saint-Simon veut surtout réformer le monde au plus vite et se contente de repérer les grandes lignes d'un passé qu'il veut dépasser ; Comte, lui, veut le comprendre, prendre le temps de réfléchir et de repenser l'histoire avant de prétendre refondre les institutions<sup>11</sup>. S'ils croient livrer le même combat, ils ne se servent point des mêmes armes. Compa-

7. *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne*, texte d'abord paru dans *L'Organisateur*, en avril 1820 ; il fut repris par Comte dans l'Appendice du *Système* (éd. citée ici *Appréciation*). — *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société*, texte paru en avril 1822 dans *Du Contrat social* par Henri DE SAINT-SIMON ; Comte se querelle avec Saint-Simon lorsque celui-ci veut réimprimer l'opuscule comme 3<sup>e</sup> cahier du *Catéchisme des industriels*. Sur toute cette histoire, voir H. GOUHIER, *op. cit. supra* n. 3, III, p. 263 sqq. Comte a par la suite publié à nouveau ce texte dans l'Appendice du *Système* et l'a toujours revendiqué comme son « opuscule fondamental » (cité ici *Plan*).

8. Comte analyse la combinaison et les luttes des pouvoirs depuis le XI<sup>e</sup> siècle. Il fait même remonter la naissance de l'ancien système au « troisième ou quatrième siècle » — il n'en est pas à un siècle près !

9. Sur les 90 pages de l'opuscule, 15 pages sont consacrées au bilan historique en Introduction, puis, en finale, 30 pages sont réservées à « jeter un coup d'œil sommaire sur les principales tentatives faites jusqu'à ce moment » : 3,5 pages pour Montesquieu, 10 pages pour Condorcet, le reste pour l'examen des efforts très récents pour bâtir une mathématique ou une physiologie sociales.

10. Les tableaux historiques de Saint-Simon sont nombreux : voir différentes versions dans *Introduction aux travaux du XIX<sup>e</sup> siècle...*, dans le *Mémoire sur la science de l'homme*, 1813 ; dans le *Travail sur la gravitation*, H. GOUHIER les répertorie et les analyse, *op. cit. supra* n. 3, II, p. 282-292, et relève combien Saint-Simon fait des « simplifications décisives ».

11. Pour H. Gouhier, la raison circonstancielle de la querelle tient à cela : Saint-Simon voulait un texte à publier, Comte l'avait promis, mais il n'en finissait pas de le repenser. L'impatience de Saint-Simon irrita Comte ; la lenteur méditative de Comte lassa Saint-Simon.

rer les tableaux historiques de Saint-Simon à ce qui devient chez Comte la « loi des trois états » est très révélateur. Saint-Simon, d'une part, découpe des « périodes » aux frontières assez floues ; il y en a trois principales : une première période « polythéiste » ou « préliminaire » va des temps primitifs à Socrate ; une période « déiste » ou « conjecturale » va de Socrate à Saint-Simon — période redécoupée vers Mahomet ou vers Bacon ; la troisième période positive ne fait que commencer. D'autre part, cette dernière période « phycisiste » que Saint-Simon prétend fonder est annoncée plutôt comme un retour — à Descartes et même à Socrate dont il serait la réincarnation<sup>12</sup>. Enfin, les exposés de Saint-Simon sont toujours des prosopopées, sur le mode du discours visionnaire et prophétique, confié au D<sup>r</sup> Burdin, à Socrate ou à Newton. Bref, ce n'est pas de l'histoire et ne le prétend pas vraiment, cela reste un schéma missionnaire. Lorsque Comte le reprend, c'est un tout autre style. Il systématise avec rigueur « deux séries d'observations » sur « l'ensemble du passé moderne » ; il ordonne les repères. Il déplace aussi les frontières et les radicalise : les « états » « théologique ou fictif », « métaphysique ou abstrait », « scientifique ou positif » sont définis par des critères fort différents des références de Saint-Simon<sup>13</sup>. Comte oriente aussi nettement la succession comme irréversible : il ne cesse d'insister sur la rupture historique radicale que représente le passage à l'état positif, « mode définitif ». Il recherche les liens de causes à conséquences ; il parle avec fermeté en analyste contemporain. Et il confirme sa « généralisation » en différents domaines<sup>14</sup>. Bref, Comte module et modélise une « loi » de l'histoire.

Comte est très vite conscient de l'originalité de ses exigences, qu'il proclame :

12. Voir aussi H. GOUIER, *op. cit. supra* n. 3, II, p. 274, 291.

13. La succession comtienne distord de plusieurs façons la succession saint-simonienne. — « Polythéisme préliminaire » et « déisme conjectural » sont, pour Saint-Simon, dûment séparés : le statut « préliminaire » donné au polythéisme accentue une rupture entre première et deuxième période ; du même coup, deuxième et troisième période s'inscrivent dans une continuité plus liée. — Polythéisme et déisme ne sont plus, pour Comte, que des « sous-états » de l'état théologique, qui, de plus, ne suffisent pas à rendre compte de toutes les formes théologiques : fétichisme, astrolâtrie en sont aussi. — D'autre part, Comte insiste sur la liaison des deux premiers « états », qu'il regroupe souvent, pour mieux faire sentir la rupture décisive qu'instaure le mode positif : la distance entre théologique et positif est beaucoup plus accusée chez Comte que chez Saint-Simon — et quand bien même Comte érige le positivisme en religion, il persiste à distinguer radicalement le « positif scientifique » et le théologique auquel il n'est jamais question de revenir.

14. COMTE l'énonce, dès le *Plan*, p. 92-93, comme « généralisation » sur « la marche » de « l'esprit humain » dans « chaque branche de nos connaissances », puis l'« applique » en « politique » ; en 1825, les *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, en présentent une autre variation, pour rendre compte de « l'histoire sociale des savants ».

« L'histoire n'ayant été écrite et étudiée jusqu'à présent que dans un esprit superficiel, [...] des effets frappants, au lieu d'instruire les hommes n'ont fait que les étonner [...] Tous les ouvrages historiques écrits jusqu'à ce jour, même les plus recommandables, n'ont eu essentiellement que le caractère d'*Annales*, c'est-à-dire de description et de disposition chronologique d'une certaine suite de faits particuliers, plus ou moins importants et plus ou moins exacts, mais toujours isolés entre eux [...] Il n'existe point jusqu'ici de véritable *histoire* conçue dans un esprit scientifique, c'est-à-dire ayant pour but la recherche des lois qui président au développement social de l'espèce humaine »<sup>15</sup>.

Que pensait donc Comte des travaux de Saint-Simon ? Il semble bien que, avant même l'éclatante rupture, Comte ne considérait pas Saint-Simon comme un historien du nouveau régime scientifique<sup>16</sup>. Il semble même que la rébellion du jeune homme relève de la prise de conscience amère du fait que son « ami » reste, doublement, un homme du passé : le comte de Saint-Simon s'est comporté en maître avec un dédain de grand seigneur ; Comte s'aperçoit alors aussi de la différence d'âge ; et la figure de la « Révolution vivante » lui paraît bien dépassée — elle ne mène qu'à « la théophilanthropie réchauffée »<sup>17</sup>. Saint-Simon cumule donc les vieilles manières d'Ancien Régime et les moins vieilles mais inactuelles dispositions révolutionnaires : il appartient à l'histoire, mais n'est pas capable de la faire.

Comte, lui, veut maîtriser l'histoire : la réfléchir attentivement, pour aller de l'avant.

#### *Les révolutions du passé.*

Ce qui préoccupe Comte dans l'histoire, c'est l'émergence, la formation du nouveau : il s'agit de comprendre comment il s'en est déjà produit, pour mieux participer à sa production. Dès les textes de jeunesse, le souci des innovations est manifeste : les premiers mots de la *Sommaire appréciation* affirment que « la marche de la civilisation nous appelle à remplacer » « l'ancien système ». Comte évalue donc la portée historique des événements révolutionnaires selon la profondeur, la radicalité des changements apportés : d'où la relative disqualification de certaines soi-disant « révolutions » dont Comte souligne les limites.

Il en est ainsi pour la *Révolution anglaise* qui, selon lui, n'en est pas vraiment une : « la révolution de 1688 limita le pouvoir royal autant qu'il

15. Cf. *Plan*, p. 94 puis 134 ; l'auteur souligne. Voir aussi la note p. 134.

16. Voir H. GOUHIER, *op. cit. supra* n. 3, III, p. 233-240, qui établit que Comte pensait ne plus rien avoir à apprendre de Saint-Simon dès 1819.

17. Voir *Lettre à G. d'Eichtal*, 1<sup>er</sup> mai 1824, et 10 décembre 1828.

était possible de le faire sans renverser l'ancien système » ; c'est par la Révolution française que « la royauté fut renversée » ; « la féodalité ayant été renversée avant que le régime parlementaire fût établi, la modification de l'ancien système s'est trouvée infiniment plus grande qu'en Angleterre »<sup>18</sup>. Les textes de la maturité<sup>19</sup> persistent à réduire l'importance de la révolution anglaise : les comparaisons entre l'histoire de France et d'Angleterre aboutissent même à l'idée que « le seul mode pleinement normal » de développement est le mode français. En dépit de l'admiration que Comte réserve au « grand Cromwell »<sup>20</sup>, il ne cesse de dire sa tentative « avortée » ou « prématurée ». La révolution anglaise n'a été qu'un préliminaire<sup>21</sup>.

Quant à la *Révolution américaine*, Comte propose une interprétation originale qui, là encore malgré la chronologie, réserve à la France « le périlleux honneur de l'indispensable initiative » :

« La fameuse révolution d'Amérique vint bientôt fournir une occasion capitale de témoigner spontanément l'universelle disposition des esprits français à un ébranlement décisif [...] On se forme, en général, une très fausse idée de cette célèbre coopération, où la France, assurément, même sous le rapport moral, dut apporter beaucoup plus qu'elle ne put recevoir, surtout en déposant les germes directs d'une pleine émancipation philosophique chez les populations les plus engourdies par le protestantisme »<sup>22</sup>.

En renvoyant ainsi la révolution américaine à l'idéologie française qu'elle exprime, Comte bouleverse la chronologie et renverse les rapports de modèle et application<sup>23</sup>. C'est aux Français que revient décidément l'essentiel des mérites<sup>24</sup>.

18. Cf. *Appréciation*, p. 12, 18, 31-32.

19. Cf. *Cours*, 57<sup>e</sup> leçon, p. 584-592, et *Système*, III, chap. VII, p. 536-560, 577-580.

20. Cromwell, inscrit au *Calendrier positiviste*, l'est en bonne place : il patronne un dimanche.

21. Comte use de plusieurs arguments pour réduire la portée de la révolution anglaise : soulignant ses caractéristiques nationales, il la restreint en cas particulier ; inversement, il en conteste l'originalité en rapprochant le système politique anglais du « régime vénitien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle » (*Cours*, p. 590) et plus généralement des mouvements de révolte des pays protestants. En gros, d'ailleurs, Comte juge que le protestantisme, instrument révolutionnaire et progressiste, est vite devenu une entrave au vrai progrès par l'effet « dissolvant » de son individualisme intempérant.

22. *Cours*, p. 585-586. Cf. le distinguo entre « l'antériorité spontanée » et « la priorité nécessaire ».

23. En fait, du temps même où, répondant à « l'appel de Franklin », il devait aller en Amérique pour y fonder une autre École polytechnique (cf. H. GOUHIER, *op. cit. supra* n. 3, I, p. 183-192), Comte ne pensait-il pas déjà les rapports entre la France et l'Amérique comme ceux du modèle à l'application ?

24. Le véritable mérite des Américains est pour Comte d'avoir « commencé l'irrévocable dissolution du système colonial » (*Cours*, p. 586 ; *Système*, III, p. 587). Pour le reste, le « type américain » (c'est-à-dire ceux que Comte appelle « les Américains britanniques ») « caractérise le principal essor de l'anarchie occidentale » (IV, p. 444, 495).

Quelle que soit l'importance des précédents, pour Comte il est alors clair, « évident » même dit-il souvent, que la *Révolution française* est la seule qui opère le « grand ébranlement », « l'explosion décisive ». Aussi est-elle désignée pour le *Calendrier positiviste* comme le moment origine, l'événement-avènement des temps nouveaux de l'Humanité<sup>25</sup>.

Pourtant, Comte fait de la Révolution française des analyses complexes et si souvent sévères qu'on finit par se demander ce qu'il en retient. Je ne reprendrai, ici, de ces analyses<sup>26</sup> que les sévérités comtiennes relevant des exigences historiques déjà repérées.

— Ce que Comte reproche à l'Assemblée constituante, c'est de n'avoir point perçu la « destination politique » originale qui était la sienne : ainsi livrée à « d'incohérentes spéculations », s'essaya-t-elle à « une vaine imitation universelle de la constitution transitoire particulière à l'Angleterre », à une « imitation irréfléchie du type anglais »<sup>27</sup> : bref, elle n'aspira qu'à répéter l'histoire au lieu d'innover.

— Si Comte place l'œuvre de la Convention « très au-dessus de l'Assemblée Constituante », c'est parce qu'elle a su, même « sans aucun ménagement », détruire toute tentation rétrograde. D'où l'« indulgente réprobation d'inévitables égarements généraux » que Comte lui réserve : « le sincère fanatisme » de « l'énergique Danton », de « l'intéressant Camille Desmoulins », de « l'éminent Saint-Just », est ainsi soigneusement distingué du fanatisme aux formes religieuses rétrogrades du « sanguinaire déclamateur », Robespierre — les uns ont fait avancer l'histoire tandis que l'autre l'a fait piétiner, dans la superstition, le sang et les larmes<sup>28</sup>.

— Des raisons analogues motivent la violente réprobation de Napoléon Bonaparte : il fut un rétrograde, « issu d'une population arriérée, et spécialement animé, sous la secrète domination d'une nature superstitieuse, d'une admiration involontaire pour l'ancienne hiérarchie sociale ». Sa prétention à refaire l'empire de Charlemagne n'inspire à

25. Le *Calendrier positiviste* a plusieurs éditions : la première, d'avril 1849, est reproduite en Annexe du t. V de la *Correspondance*, p. 292-314 ; d'autres éditions, avec quelques déplacements hiérarchiques et quelques nouveaux « saints », ont été présentées en 1852 dans le *Catéchisme positiviste*, en 1854, au t. IV du *Système*, et en 1855 dans l'*Appel aux conservateurs*.

26. Cf. art. cit. supra n. 2.

27. *Cours*, 57<sup>e</sup> leçon, p. 589-592.

28. *Ibid.*, p. 592-599. Comte repère dans l'œuvre conventionnelle bien des « indices » de « la rénovation ultérieure des institutions » ; il fait, par contre, commencer « la grande réaction rétrograde » à « la journée thermidorienne » et à « la célèbre tentative pour l'organisation du déisme légal [...] dont la tendance nécessaire ressortait déjà des singulières révélations qui attribuaient une sorte de mission céleste au sanguinaire déclamateur érigé en souverain de cette étrange restauration religieuse ».



Comte que des anathèmes<sup>29</sup>. La leçon est toujours la même : l'histoire ne peut, ne doit se répéter.

— Les jugements de Comte sur les différents régimes de restauration relèvent des mêmes principes : on a essayé de refaire, de revenir à l'Ancien Régime ou de recommencer « l'irrationnelle imitation du type anglais »<sup>30</sup>. Tout cela n'est que « vaine résurrection »<sup>31</sup>.

1830 est pour Comte une « commotion politique », ou dit-il encore une « mémorable secousse », et non pas une « révolution »<sup>32</sup>.

1848 lui inspire de tout autres espoirs : voilà la révolution qu'il attend — celle des masses prolétaires auxquelles il avait dès 1842 transféré la foi qu'il avait d'abord mise dans les savants<sup>33</sup>. Or dans l'enthousiasme immédiat de Comte, se retrouve la conception de l'histoire qui a motivé inversement ses précédentes critiques. Cette fois, Comte pense que la voie du nouveau monde politico-social est ouverte : d'où l'exaltation révolutionnaire qui préside à la fondation de la *Société positive* et à ses premiers travaux<sup>34</sup>. Il est d'ailleurs très remarquable que, lors même que Comte se réclame de la Révolution, et tout particulièrement du modèle conventionnel, il insiste beaucoup sur les innovations radicales qu'il prétend apporter : un « esprit organique » et non point le seul « esprit critique » ; un appel à la classe des prolétaires et non point l'appui sur les avocats, journalistes, hommes de lettres ou militaires ; un souci de non-violence et non point les dictatures sanguinaires. Ainsi Comte souligne que l'histoire doit produire du nouveau.

Il en est si fermement convaincu, que lorsqu'un autre « soubresaut » de la « crise occidentale » porte en France au pouvoir Louis-Napoléon, Comte garde l'espoir : cette nouvelle dictature, même si elle n'est pas la dictature prolétarienne escomptée, doit être le dernier acte de la « révolution ». Aussi entreprend-il de convertir l'empereur et les conservateurs au positivisme.

Mais alors Littré ne comprend plus la philosophie de l'histoire comtienne et s'offusque du naïf opportunisme qu'elle prétend justifier.

29. *Ibid.*, p. 599-604. Dans les premières versions du *Calendrier*, Comte réserve à Bonaparte une journée de « Réprobation solennelle ».

30. *Ibid.*, p. 603-611.

31. *Ibid.*, p. 649.

32. *Ibid.*, p. 608, et *Système*, I, p. 68.

33. Cf. *Cours*, 57<sup>e</sup> leçon ; surtout p. 680-690, et voir notre article « Le romantisme social d'Auguste Comte », *Actes du Colloque Romantismes et Socialismes, 1800-1848, Études de littérature étrangère et comparée*, 82, déc. 1988, p. 171-207.

34. Voir les textes dans les Annexes de *Correspondance*, IV, p. 263-304.

*L'histoire engagée, contre l'érudition.*

Or, dans le différend qui commence alors à séparer Comte de Littré, il faut souligner, comme à propos de Saint-Simon, par-delà les raisons circonstanciées, des motifs plus profonds, qui tiennent non pas tant à leurs choix historiques mais plutôt à leurs options d'historiens.

Littré est un historien d'un tout autre style que Comte. Sa passion pour l'histoire s'est façonnée, bien avant sa conversion à la philosophie positive, par le travail philologique : il s'est exercé à la discipline des traductions, aux travaux d'érudition, et aux rigueurs de la critique historique spécialisée. Ses recherches historiques fouillées révèlent le souci de sauver le passé, voire une certaine complaisance à sa résurrection<sup>35</sup>. Aussi par-delà des différences sensibles entre les options méthodiques de Comte et de Littré — souci du général ou des nuances, priorité aux analyses théoriques ou aux descriptions concrètes —, il semble qu'il y a dans leurs conceptions du temps et de la philosophie de l'histoire des clivages très nets.

D'ailleurs, lorsque entre Comte et Littré la rupture devient « irrévocable », les attendus du jugement comtien soulignent la nature de leurs différends historiques : Comte reproche à Littré de n'être qu'un « pédant académique », faiseur de « tartines », un cas type de la « dégénération littéraire » et du « vieux type érudit »<sup>36</sup>. Comte, lui, préfère l'engagement historique à l'érudition : il la sacrifie volontiers, de plus en plus nettement et très consciemment, aux exigences d'une philosophie de l'histoire systématique. Il revendique d'ailleurs dans le *Système* les mérites de cette lecture par « assertions coordonnées » :

« En comparant ce volume avec la partie historique de mon traité fondamental, on trouvera que la coordination générale y devient plus profonde et

35. Cf. notre article « Philologie et philosophie de l'histoire », *Premier centenaire de la mort de Émile Littré*, Actes du colloque, Paris, 7-9 oct. 1981, *Revue de synthèse*, III<sup>e</sup> S., 106-108, avril-déc. 1982, p. 215-243.

Littré a découvert Comte en 1840 et ses premiers articles au *National* datent de 1844. Mais Littré avait déjà une œuvre importante : dès 1834, il avait entrepris l'édition des *Œuvres d'Hippocrate* ; en 1839, il avait traduit la *Vie de Jésus* de Strauss ; il avait aussi publié de nombreux articles d'histoire des sciences. Élu en 1839 à l'Académie des inscriptions, il travaillait aussi à l'histoire littéraire de la France — études médiévales surtout. Sa passion historique se manifeste parfois curieusement : Littré traduit Homère en ancien français du XIII<sup>e</sup> siècle !

Comte eut, lui aussi, un projet « épique » : un poème en treize chants, à la manière de Dante, mais ce texte devait être — contrairement à celui de Littré — entièrement tourné vers le futur : ce devait être une « épopée sans exemple qui caractérisera l'issue de la révolution occidentale, comme l'incomparable composition de Dante en institua le début ». Cf. *Système*, IV, p. 482-484.

36. Voir la *Correspondance* de fin 1851 et de 1852 ; t. VI, par ex., p. 326-350, 385, 403, 437... Comte avait par ailleurs fort mal pris la décision de Littré qui, en décembre 1851, retira des librairies son petit livre *Conservation, révolution et positivisme* : celui-ci jugeait prudent ce que celui-là trouvait lâche. Ils n'avaient pas le même sens de l'opportunité.

plus complète, tandis que les explications spéciales y sont moins développées. Sous ce dernier aspect, cette construction définitive de ma philosophie de l'histoire contredit mes anciennes annonces, qui promettaient ici plus de détails et de preuves que dans la première ébauche. »

Et Comte poursuit sans vergogne :

« Mes progrès accomplis et l'autorité qu'ils m'ont procurée permettent à ma maturité de suivre la marche libre et rapide de mes principaux ancêtres, Aristote, Descartes et Leibniz, qui se bornaient à formuler leurs pensées, en laissant au public la vérification et le développement. Cette répartition du commerce mental est à la fois la plus honorable pour les initiés et la plus profitable aux initiateurs »<sup>37</sup>.

Comte ne cherche pas à faire de l'histoire en précision — c'est l'affaire de l'érudit ; mais il veut en maîtriser globalement les directions — c'est l'affaire du philosophe<sup>38</sup>.

En fait, pour qualifier l'attitude comtienne, et pour préciser son différend avec Littré, il faut user d'une distinction méthodique que Comte exploite amplement dans ses derniers ouvrages : Comte préfère les fermes engagements de ce qu'il appelle la « méthode subjective » aux vertus limitées de la « méthode objective »<sup>39</sup>. Entendons bien : il ne s'agit pas de renoncer à l'objectivité scientifique au profit d'un renvoi à la subjectivité insurmontable du sujet connaissant ; il s'agit au contraire de ne point accorder une attention disproportionnée aux petites histoires des hommes car le seul objet-sujet de l'histoire est le Grand-Être Humanité, dont ils ne sont que les organes temporaires. Trop détailler l'histoire serait donc s'y perdre, la trahir, la dévoyer. Ce sont les lignes directrices qui comptent : pour le dire autrement, c'est la philosophie de l'histoire, et ses « lois », qui fascinent Comte et non point l'histoire des « faits-événements »<sup>40</sup>.

Comte ne s'applique donc pas à la résurrection du passé. Il y voit un défaut de qui n'a pas compris le véritable but du travail historique, ou/et des séductions inactuelles déplorables, quel que soit le motif de leurs

37. *Système*, III, Préface, p. VII-VIII.

38. Pour Comte, toute philosophie de l'histoire n'est pas acceptable : cf., par ex., in *Système*, IV, p. 501, la critique des « intimes entraves qu'éprouvent en Germanie, l'esprit et le sentiment historiques, malgré l'essor spécial d'une vaine érudition et des vagues conceptions sur la philosophie de l'histoire. »

39. Cette différence, déjà fermement affirmée dans le *Système*, est la base du dernier traité, inachevé de Comte : la *Synthèse subjective*.

40. On mesurera, à ce propos, les curieux retournements de l'histoire de l'Histoire, puisque l'étiquette d'« histoire positiviste » est habituellement employée pour des historiens comme Langlois et Seignobos qui cultivent la précision de l'établissement des « faits » et la rigueur de la documentation.

complaisances, rétrogrades ou révolutionnaires. On pourrait dire que Comte fait plutôt de l'histoire pour conjurer le passé, pour l'exorciser, pour s'en délivrer. Il ne cherche pas à le revivre et/ou le faire revivre<sup>41</sup> : philosophe de l'histoire, ce qu'il veut c'est la vivre, ici et maintenant, et préparer celle de demain.

## II. — DE L'HISTOIRE À L'UTOPIE : PRÉPARER L'AVENIR

### *Diriger les oscillations.*

Toutes les histoires comtiennes qui viennent d'être rapidement évoquées traduisent la même aspiration : affirmer le passé comme passé et se tourner vers l'avenir, échapper aux répétitions anachroniques, ce qui, dans les textes de Comte, se dit aussi par une image ambivalente : le modèle oscillatoire de l'histoire.

Dès 1822, en opposant les erreurs et errances symétriques des peuples et des rois, Comte disqualifiait aussi le « déplorable cercle vicieux, source inépuisable de révolutions » dont l'Occident n'arrivait point à sortir. Une seule solution, disait-il : « proclamer un nouveau but », en appeler à « une nouvelle force sociale » ; alors on pourrait espérer transformer le piétinement de l'histoire en une véritable marche :

« La marche de la civilisation [...] se compose d'une suite d'oscillations progressives, plus ou moins étendues et plus ou moins lentes, en deçà et au-delà d'une ligne moyenne, comparable à celles que présente le mécanisme de la locomotion. Or ces oscillations peuvent être rendues plus courtes et plus rapides par des combinaisons politiques fondées sur la connaissance du mouvement moyen »<sup>42</sup>.

Le modèle est souvent repris dans les textes de la maturité<sup>43</sup>. La « stérile et dangereuse oscillation », que Comte appelle aussi « le déplorable dualisme social »<sup>44</sup>, est caractéristique de l'enlisement révolutionnaire que seul le positivisme peut convertir en une marche ordonnée. Comte ne cesse de dénoncer

41. Littré, Renan ont bien, par contre, ce souci de la « résurrection du passé ».

42. *Plan*, p. 55-59, puis 64 et 76, puis 97-98.

43. La métaphore est exactement reprise, avec référence au texte de 1822, à la 48<sup>e</sup> leçon du *Cours*, p. 135. Elle est reprise aussi en 1848, dans le *Rapport sur la nature et le plan d'un nouveau gouvernement révolutionnaire*, in *Correspondance*, t. IV, p. 288.

44. *Cours*, p. 605.

« une situation profondément confuse, qui, après un demi-siècle d'orageux tâtonnements, flotte encore, presque autant qu'au début, entre une invincible aversion du système ancien et une vague impulsion vers une réorganisation indéterminée »<sup>45</sup>.

Le *Système* développe ces propos et... les systématise : l'histoire, la « Dynamique sociale », est expliquée par les « flottements » entre tendances opposées, que seule la « religion positive » peut concilier<sup>46</sup>.

Il est conforme à ce schématisme historisant que, pour transformer l'oscillation et transmuier la « révolution » en « régénération », le mouvement parte du « peuple central » de l'Occident, de la France. Cela converge, de plus, avec les leçons du passé.

#### *Le destin historique de la France.*

Dès 1842, Comte relie l'histoire faite et l'histoire à faire : la Révolution française, acmé du processus révolutionnaire, destine la France à être l'initiatrice et le modèle de la « régénération » positive<sup>47</sup>. En 1848, il s'enflamme franchement pour l'avenir : tout le *Discours sur l'ensemble du positivisme* décrit sa « mission fondamentale », ses « destinations » spéculative, active, affective, sociale, etc.<sup>48</sup>. En 1854, le *Tableau synthétique de l'avenir humain* occupe le dernier et le plus gros tome du *Système*. Il y a inflation du discours prophétique. En même temps, le destin historique de la France s'élargit ; tous les autres pays doivent l'imiter. En 1840, il n'est question que des quatre autres grandes nations d'Europe occidentale — Italie, Allemagne, Angleterre et Espagne. En 1848, Comte affine ses projets d'expansion européenne — Hollande, Suède, etc.<sup>49</sup>. En 1854, il prévoit « treize degrés de l'extension successive » du positivisme : il change l'ordre de diffusion en Europe et, surtout, il envisage les étapes

45. *Cours*, p. 582.

46. Cf. *Système*, III, chap. vii, où Comte décrit l'histoire moderne à partir d'une opposition entre les voies suivies par les états du « couple septentrional » — mode protestant — et du « couple méridional » — mode catholique — (p. 531, 548-549), ou en distinguant « deux modes généraux » de dictature temporelle (p. 536, 580), et en opposant surtout les oscillations révolutionnaires entre l'école de Voltaire et celle de Rousseau (p. 582, 596, 602).

47. Cf. *Cours*, 57<sup>e</sup> leçon, où Comte passe de la rétrospective à la prospective vers le milieu de la leçon, p. 639. Il n'y a que quelques pages rapides sur le rôle initiateur de la France, p. 693-696.

48. Le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, écrit en 1848, devient le « Discours préliminaire » du t. I du *Système* en 1851.

49. Cf. le *Projet de composition initiale du Comité positif occidental*, in *Correspondance*, t. IV, proposé dès le 26 mai 1848 : Comte se préoccupe de la représentation diversifiée des populations européennes, mais aussi des régionalismes ; il se préoccupe également d'une représentation des femmes ; enfin, la proposition de « membres-adjoints » et d'« associés-extérieurs » prépare l'extension universelle.

d'une conversion universelle, — d'abord pour les peuples monothéiques, Turquie, Russie, Perse — puis pour les polythéiques, Inde, Chine, Japon, — enfin pour les fétichiques, Afrique, Amérique et Océanie<sup>50</sup>.

Des œuvres de jeunesse au *Système*, Comte a franchement déplacé ses propos sur la Révolution occidentale : en la déployant dans le temps futur et dans l'espace du monde entier, il est passé de l'histoire à l'utopie.

### *L'utopie comme hypothèse.*

Comte assume très clairement son programme de « l'avenir humain » comme étant une « utopie » : mais il donne à ce terme un sens bien précis destiné à ne pas laisser confondre le propos positiviste avec tant d'autres propos utopiques auxquels il réserve des jugements fort sévères. Comte stigmatise les « utopies impuissantes » des siècles passés — « prophéties aussi stériles que chimériques », « rêveries [qui] sont restées fort au-dessous des changements réels »<sup>51</sup> ; les « utopies subversives » ou « perturbatrices » — dont les programmes « communistes » sont pour Comte un des meilleurs exemples<sup>52</sup> ; les « jongleries », « charlataneries », « aberrations » diverses qui séduisent abusivement les contemporains — Comte vise ici les saint-simoniens, les icariens, les fouriéristes, les proudhoniens...<sup>53</sup> — et toutes les « utopies irrationnelles » d'hier et d'aujourd'hui, qui ne savent pas tenir compte des conditions réelles du développement humain — « utopies théologiques sur la vie future »<sup>54</sup>, « utopie métaphysique sur la prétendue perfection d'une vie purement contemplative »<sup>55</sup>, utopie de la discipline radicale ou de la sociabilité immédiate<sup>56</sup>. Il défend par contre « l'aptitude » et « l'utilité » des « utopies convenablement construites », c'est-à-dire celles qui s'appuient sur une « foi démontrable »<sup>57</sup>. Il faut d'ailleurs rappeler que l'essentiel de l'admiration de Comte pour son « illustre prédécesseur » Condorcet, tient à ce qu'il avait, dans *l'Esquisse*, osé proposer un tableau de l'ave-

50. *Système*, IV, chap. v, p. 479-521.

51. *Ibid.*, IV, p. 17-18.

52. *Ibid.*, I, p. 151-169, III, p. 609, et voir notre *art. cit. supra* n. 33.

53. Les « jongleurs » et « utopistes » — saint-simoniens, proudhoniens... — sont déjà violemment critiqués dans le *Cours*, II, p. 682. Mais voir surtout *Correspondance*, t. VI (1850-1851).

54. *Système*, I, p. 210, 240, 586.

55. *Ibid.*, IV, p. 16.

56. *Ibid.*, I, p. 425 : « Le projet de soumettre nos actes quelconques à une discipline purement systématique n'est qu'une irrationnelle utopie » ; *ibid.*, I, p. 94 : « Toute tentative pour diriger l'éducation morale vers l'essor direct de celle-ci [la sociabilité finale] doit être jugée radicalement chimérique et désastreuse. Une telle utopie, trop accréditée aujourd'hui, ne représente au fond qu'une immense rétrogradation. »

57. L'analyse qui suit se réfère au *Système*, I, p. 286, 364 ; IV, p. 17-18, 274-275, 304.

nir<sup>58</sup>. Les utopies ont selon Comte un grand mérite : c'est d' « éviter de nous précipiter vers un avenir indéterminé » ; elles sont des « anticipations de la réalité », et même de stimulantes « approximations ».

Les « utopies positives » sont alors non seulement acceptées, mais recherchées par le positivisme. Comte en fournit, du reste, une justification méthodique en comparant l'usage des utopies en science sociale à celui des « hypothèses » en sciences expérimentales :

« Les utopies sont, pour l'art social proprement dit, ce que les types géométriques, mécaniques, etc., sont envers les arts correspondants. Reconnus indispensables dans les moindres constructions, comment les éviterait-on à l'égard des plus difficiles ? Aussi, malgré l'état empirique de l'art politique, toute grande mutation y est précédée, d'un ou deux siècles par une utopie analogue [...] Loin de proscrire les utopies, le positivisme tend à les incorporer en facilitant leur essor et leur influence, d'après leur constante subordination aux lois réelles »<sup>59</sup>.

Comte donne d'ailleurs l'exemple de ces usages encourageants de l'utopie : il se fait gloire d'avoir su, dans les sciences naturelles, proposer deux « utopies biologiques » — « l'introduction systématique des organismes fictifs » et l'idée d'une « transformation des herbivores en carnassiers, envisagée comme la limite du perfectionnement animal »<sup>60</sup> ; en science sociale, il propose aussi quelques « utopies positives » : le nouveau culte de l'Humanité dans son ensemble<sup>61</sup> ; d'autres utopies portent sur des points plus particuliers, l'une concerne ainsi les modalités de la procréation humaine et s'épanouit dans « l'utopie de la vierge-mère »<sup>62</sup>, une autre concerne la future longévité des hommes<sup>63</sup>.

Ces éloges et invites à l'utopisation ont une autre composante : ils prouvent combien, pour Comte, la méthode positive est complète. Il ne saurait être question de se cantonner dans un rationalisme peureux, desséché et desséchant ; mais il faut toujours savoir combiner raison et imagination, qualités spéculatives, affectives et actives<sup>64</sup>. Il y a aussi chez Comte tout un appel à l'imagination au pouvoir. Il faut peut-être retrou-

58. Cf. *Plan*, p. 117-118 ; et voir notre art. « Condorcet " médité " par Auguste Comte », in *Condorcet, mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, actes du colloque international, Paris, juin 1988, Paris, Minerve, 1989.

59. *Système*, I, p. 286.

60. *Ibid.*, IV, p. 274-275. Ces hypothèses biologiques sont faites dès le *Cours*, 42<sup>e</sup> leçon.

61. *Ibid.*, I, p. 358.

62. *Ibid.*, IV, p. 67-68, 240-241, 273, 276, 286, 304, 411.

63. *Ibid.*, IV, p. 300.

64. Cf. notre art. « Les savants revus et corrigés selon A. Comte », *200 ans de science, 1789-1989, Science et vie*, 166, hors série, mars 1989.

ver là une des influences de Saint-Simon sur son ex-disciple : dès le *Plan* de 1822, Comte soulignait en effet la nécessité d'user de l'imagination « pour présenter le tableau animé des améliorations », ce qui « permet à la masse de la société de se passionner » pour la tâche sociale et répond au « besoin moral d'exaltation inhérent à l'homme » :

« Sans cette exaltation, il ne pourrait ni vaincre son inertie naturelle, ni secouer le joug si puissant des anciennes habitudes [...] Toute l'histoire dépose en faveur de cette vérité »<sup>65</sup>.

En fait, cette prescription positiviste de l'utopie est liée à la définition même de la « science positive » : « Toute science a pour but la prévoyance », disait Comte dès 1822<sup>66</sup>. En 1848, il pousse cette idée jusqu'au renversement des finalités en critiquant la « culture scientifique » qui ne se préoccupe point assez de sa « destination »<sup>67</sup>. Point n'est besoin de s'occuper de science, si ce n'est pour prévoir et préparer le futur. Bref, faire des « utopies positives » est procéder à la vraie combinaison « de l'idéalité à la réalité » : le véritable réalisme scientifique.

#### *Le réalisme utopique : l'art des transitions.*

Comte prend grand soin de montrer que ses « utopies » ne sont point des « chimères » : d'où son application pour établir, avec précision, les conditions de leurs réalisations. Et il n'hésite pas, si besoin est, et par souci d'adéquation à la réalité, à rectifier ses engagements politiques dans l'histoire présente ou/et à revoir ses prévisions sur l'histoire future. Ces adaptations, que certains trouvent d'un opportunisme accablant, sont pour Comte, la preuve de son intelligence de l'histoire et celle de son souci réaliste des opportunités.

Ainsi revoit-il et corrige-t-il à plusieurs reprises ses prévisions sur les modalités et sur la longueur de la « transition » vers la régénération positiviste. En 1842, Comte, prudent, juge qu'il est « prématuré » de prévoir des dates pour la progression sociale : il se contente d'en établir abstraitement les étapes, et s'attend à de nouvelles « douloureuses collisions », à des « orages inévitables »<sup>68</sup>. En 1848, les événements lui semblent annoncer la dernière phase de la Révolution occidentale : il programme donc le dernier « gouvernement révolutionnaire » — une dictature de prolétaires ; mais, toujours prudent et pour ne pas tomber dans l'utopie

65. *Plan*, p. 104-105.

66. *Ibid.*, p. 118.

67. Cf. le « Discours préliminaire » du *Système*, I, et surtout la V<sup>e</sup> partie.

68. *Cours*, I, p. 670, 686, 691.



chimérique, il ne donne pas de prévision sur sa durée<sup>69</sup> : il évalue cependant que « l'interrègne intellectuel et moral » qui empêche tout choix politique définitif « exige encore au moins une génération »<sup>70</sup>. Louis-Napoléon survient et Comte avise : dictature pour dictature, l'essentiel est qu'elle permette la maturation de l'opinion régénératrice<sup>71</sup>. Lorsque Comte se rallie, ce n'est donc point au prince-président ou à l'empereur, mais à l'histoire et à cette « force des choses »<sup>72</sup> qui la gouverne ; il reste républicain convaincu, et s'efforce de trouver dans l'histoire qu'il vit les forces temporelles qui permettraient de réaliser l'utopie : même s'il faut en passer par un empereur au lieu des trois prolétaires, et s'il faut prévoir trois « phases » de transition<sup>73</sup>. Ce qui importe, c'est la « propagation » positiviste et l'accès final au « régime normal » : Comte est donc prêt, non pas à employer tous les moyens, mais à tenter la conversion de tous ceux qui peuvent efficacement servir la cause, révolutionnaires ou conservateurs — le dictateur français, malgré ses « mamamouchades »<sup>74</sup>, les dirigeants de l'opposition (Proudhon, Barbès), et les autocrates de tous pays (le tsar russe, le grand vizir turc...) <sup>75</sup>. Comte assume d'ailleurs fort clairement « le contraste décisif » entre sa nouvelle exposition et le projet de 1848 et l'attribue précisément à son réalisme :

« Cette opposition constate la réalité fondamentale, et même la pleine opportunité d'une élaboration sociale qui, surgie du présent, devient l'application décisive de la construction de l'avenir d'après le passé »<sup>76</sup>.

69. Cf. le « Discours préliminaire » du *Système*, I, surtout la II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> partie, et *Rapport sur la nature et le plan d'un nouveau gouvernement révolutionnaire*, op. cit. supra n. 43.

70. Cf. le « Discours préliminaire » du *Système*, I, p. 113, et *Rapport*, op. cit. supra n. 43, p. 285.

71. Voir en quels termes pragmatiques Comte justifie son ralliement dans la lettre à A. Hadery, 1<sup>er</sup> Homère 64 (29 janv. 1852), in *Correspondance*, t. VI, p. 228 : « Il faut peu se préoccuper des personnes qui peuvent d'ailleurs s'améliorer. Vous savez qu'on ne fait pas un dictateur à volonté, surtout de nos jours où l'anarchie mentale et morale rend si difficile, et dès lors si précieux, le concours réel de plusieurs millions de libres volontés sur une seule tête pendant plusieurs années. »

72. Dès 1822, Comte avait souligné qu'il était d'un « esprit superficiel » en histoire de ne voir « que les hommes et jamais les choses qui les poussent avec une force irrésistible », *Plan*, p. 94. Il faut bien voir qu'en 1852 le « ralliement » de Comte à Louis-Napoléon est tout à fait provisoire : en fait, proposant le scénario de la « Marche naturelle de l'empirisme révolutionnaire », Comte « prédit » l'éviction de Bonaparte pour fin 1853 : lettres à Armand Barbès, 4 Shakespeare 64 (12 sept. 1852) et à Auguste Hadery, 9 Shakespeare 64 (17 septembre 1852), *Correspondance*, t. VI, p. 361, 369.

73. Cf. *Système*, IV, p. 378-479 (texte de 1854). Voir en complément l'*Appel aux conservateurs* (1855).

74. Dans la *Correspondance* de 1850-1851, Comte se moque avec vigueur de « la parodie d'Empire », de la « mascarade » qu'installe Napoléon III. En même temps, il tente de le convertir !

75. Ces démarches ont lieu parallèlement et non successivement : voir lettres août-septembre 1852.

76. *Système*, IV, p. 479.

Il faut aussi rappeler que Comte prend soin d'élaborer plusieurs versions de ses projets « religieux » : les rites du Culte et du Régime, le Calendrier, les fêtes, sont établis différemment pour l'époque transitoire du présent, et pour l'époque future du positivisme accompli. De même pour les projets d'éducation : Comte les aménage pour qu'ils puissent s'adapter à l'actualité<sup>77</sup>. Ses « utopies » sont donc modulées selon les contraintes de la réalité.

Le « réalisme » militant de l'histoire-utopie comtienne s'appuie aussi sur une réinterprétation de l'optimisme historique. Il ne s'agit point de se complaire à décrire des avenir radieux : ce serait faire preuve d'un optimisme idéaliste dont l'erreur reproduit celle — inverse et symétrique — de l'optimisme providentiel<sup>78</sup>. Il ne s'agit point non plus d'attendre qu'advienne sans peine la société promise ; encore faut-il y travailler, et, au besoin, par des compromis historiques opportuns. L'utopie doit stimuler, car les hommes doivent faire leur histoire : mais l'espèce humaine a ses lois « aussi nécessaires quoique plus modifiables que celle de la gravitation » ; alors il faut admettre les étapes et les délais, tout en essayant de « faciliter la marche en l'éclairant »<sup>79</sup>. C'est à ce prix que l'utopie n'est pas une chimère mais un projet que les hommes animés de « foi démontrable » ont à réaliser.

### III. — L'HISTOIRE COMPRIMÉE

#### *La biologie pour modèle. La sociologie comme but.*

On aura remarqué combien le discours de Comte sur l'histoire est souvent et de plusieurs manières référé à des modèles biologiques : voir les révolutions comme des crises de croissance ou des maladies du corps social, c'est emprunter un modèle biológico-médical ; l'analyse de la marche oscillante de l'humanité est modelée par celle de la locomotion ;

77. Dans le *Catéchisme positiviste*, comme dans le *Système*, IV, Comte différencie bien les étapes. Pour les plans d'éducation, comparer les textes du *Système*, I, « Discours préliminaire », fin de la II<sup>e</sup> partie, ceux du *Système*, IV, et le « Plan pour une école positive » proposé en 1849, Annexes de *Correspondance*, V, p. 273-292.

78. Cf., par ex., *Plan*, p. 116 : « Le dogme théologique et métaphysique, en proclamant, d'une manière absolue, que tout est aussi bien qu'il peut jamais être, tend à rendre l'espèce humaine stationnaire, en lui ôtant toute perspective d'amélioration réelle. »

79. *Plan*, p. 95.

c'est la biologie encore qui permet d'affirmer le rôle nécessaire de l'utopie pour l'exaltation de l'imagination et du sentiment afin de pousser les masses à avancer, car elle a appris que les fonctions affectives sont les plus fortes ; et c'est dans la biologie enfin que Comte a pris le modèle même de l'utopie scientifique.

Or l'histoire comtienne, inspirée par une biologie, est tournée, ou plutôt happée aussitôt par une sociologie, dont le propos essentiel relève de l'utopie socio-politique. Il faut alors le dire tout net : en réalité, en dépit des protestations enflammées que Comte a faites, l'histoire ne semble guère l'intéresser. D'ailleurs, s'il l'a voulue « scientifique », il n'a jamais jugé bon d'en faire une « science » à part entière : l'histoire n'est qu'une « méthode » pour la science appelée « physique sociale » ou « sociologie » ou « politique », et/ou elle n'en est qu'un aspect — la « dynamique sociale ». L'histoire positive n'a donc pas, chez Comte, de champ propre où se développer.

On comprend alors pourquoi tant d'historiens et, en France, même des hommes qui connaissaient pourtant l'œuvre de Comte, ont jugé, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, que, pour la science historique, tout était encore à faire. Ils ont d'ailleurs proposé des voies fort différentes ; Comte en tout cas ne satisfait personne<sup>80</sup>. Tous lui reprochent peu ou prou d'avoir traité l'histoire avec trop de désinvolture : à force de défendre les complaisances au passé et de tirer la réflexion vers la prévision de l'avenir, l'histoire militante de Comte a paru partisane et quelque peu partielle.

Ce discours historique n'est pas, il faut l'avouer, très historique : il est plutôt ce que j'appellerais volontiers « typologique ». C'est par presque et par grandes catégories que Comte présente l'histoire : elle devient, en gros, une lutte entre « rétrogrades » et « révolutionnaires », distribution redoublée par la distinction, parmi les premiers, des francs « rétrogrades » et des « stationnaires », parmi les seconds, des « roussiens », des « voltairiens », des « dantoniens », et des « progressistes », « communistes » et différentes variétés d'« utopistes ». Comte ne craint pas de donner à ces catégories, déjà larges, une extension transhistorique, voire anachronique : elles lui servent aussi bien pour retracer l'histoire passée

---

80. Renan, par exemple, veut promouvoir l'histoire comme « science positive », comme « science de l'humanité » et se scandalise des méthodes comtiennes qu'il trouve bien grossières (cf. *L'Avenir de la science*, 1848/1890, chap. VIII) ; d'autres auteurs, qui pourtant saluent l'importance de l'œuvre de Comte, considèrent que l'histoire-science est encore à instaurer et proposent de l'établir selon des modalités qui sont parfois bien opposées aux directives comtiennes (cf. Lucien BOURDEAU, *L'Histoire et les historiens. Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*, 1888 ; ou Paul LACOMBE, *De l'histoire considérée comme science*, 1894 ; cf. aussi l'ouvrage pris ordinairement pour le manifeste de l'histoire positiviste, Charles-Victor LANGLOIS, Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898).

que pour interpréter l'histoire contemporaine et future. La pure et simple traduction des luttes historiques en couleurs : « les blancs », « les bleus », « les rouges » et « les verts »<sup>81</sup> lui permet aussi de hardies généralisations. Ces symboles colorés, ainsi que le verbe très généreux en adjectifs font du discours historien de Comte un discours passionné, mais qui supprime celui des acteurs historiques, et en gomme les précisions. L'histoire positiviste — celle de Comte — est surtout illustration d'une « philosophie de l'histoire », qui ne s'empêtré pas dans les nuances de l'événementiel et qui cède volontiers la place à un discours de « prévoyance » apparenté plutôt au discours prophétique.

Pour Comte, l'histoire est une servante, dont il se sert pour préparer utopiquement l'avenir humain. Comte s'autorise l'utopie parce qu'il a cru maîtriser l'histoire. Mais l'histoire est une maîtresse exigeante. Comte n'a-t-il pas été par elle débordé ?

Annie PETIT,  
*Université Blaise-Pascal,*  
*Clermont-Ferrand.*

---

81. Ces mises en scène colorées sont fréquentes dans la *Correspondance*, t. VI, 1850-1851.